Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse

Band: 1 (1910)

Artikel: Le mouvement actuel des idées pédagogiques : tiré du rapport pédagogique général pour 1908, de Ad. Luthi, à Küsnacht

Autor: Guex, François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-109041

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 19.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le mouvement actuel des idées pédagogiques.

tiré du rapport pédagogique général pour 1908,

de Ad. Luthi, à Küsnacht.

I. Tendances pédagogiques.

« Lorsque je me demande : Au fond, aimes-tu les enfants?... tu fais pour eux tout ce que tu peux, tu désires leur bien... mais est-ce vraiment de l'amour? — L'amour? Ce mot sonne creux au fond de moi-même... Je voudrais ressentir pour la jeunesse l'amour brûlant, l'inépuisable don de soi-même de Pestalozzi. » Ainsi parle Flemming, le maître d'école, dans *Flachsmann als Erzieher*, de Otto Ernst; puis il continue : « Lui le pouvait, l'éducateur par excellence, le grand, le saint. Malgré l'obscurité de sa pensée, le chant de l'amour y perce, plein, doux et infatigable comme celui du rossignol. Aussi longtemps que je serai maître d'école, je chercherai le chemin du grand amour! »

Oui, les éducateurs et avec eux les penseurs et les philosophes se demandent aujourd'hui plus que jamais : Où trouver le chemin du grand amour? Et beaucoup d'entre eux ne savent même pas ce qu'ils doivent aimer.

— Eh bien ! aime la vie, répond le philosophe. Aime la vie, chante le poète. Mais la vie, a-t-elle donc un sens et une valeur? Est-elle une agitation intérieure et extérieure; un changement, un flux, un progrès, un épanouissement, une maturité? Et la mort, est-ce la rupture avec le monde extérieur, le repos, l'anéantissement? ou bien, avec les poètes, faut-il la voir tour à tour comme un destructeur des joies, un juge, un vengeur, un libérateur, un messager de paix ? L'homme, ainsi

enfermé entre la vie et la mort, se trouve, contre sa volonté, tiré de l'infini auquel il retournera après un délai plus ou moins long.

Pendant sa vie, les larmes succéderont aux rires, les plaintes aux cris de joie, les chutes aux relèvements, les défaites aux victoires. Heureux qui pourra dire : « Quoique douloureuse, la vie a aussi ses joies ! » Plusieurs soupirent sous le poids de leur destinée. Souvent, sans qu'il y ait de leur faute, ils traînent avec eux une lassitude morale et physique provenant de leurs ancêtres. Parfois, un cruel destin, qui ne porte pas le nom d'hérédité, est leur partage. Ces malheureux échangeraient volontiers l'existence contre un sommeil profond, éternel et sans rêves. Ils ne peuvent aimer la vie !

La philosophie de notre époque flatte le rêveur et place son « moi » au-dessus de tout. « Le monde n'existe que tant que tu y vis, dit-elle ; tu es son roi, fais prévaloir tes droits, oblige-le à subir ton empreinte ! » Mais quand les énergies de l'homme sont insuffisantes, quand la maladie ou l'âge l'affaiblissent, quand les forces de la nature s'attaquent à des milliers de malheureux, que devient cette royauté tant prônée ? Alors, le pauvre mortel reconnaît qu'on ne lui a fait voir que des bulles de savon. Haïssant sa destinée, il ronge son frein avec une muette résignation, ou, comme une feuille morte, il se détache de l'arbre de la vie, en laissant ces mots sur son tombeau : « Tout est vain, et la vie n'est qu'une ombre ! »

Tout cela, l'épicurien ne peut ou ne veut pas le voir. Se grisant de ses propres discours, il prêche à la jeunesse les jouissances illimitées de la vie. Comment ses paroles ne trouveraient-elles pas de l'écho puisqu'elles flattent les secrets penchants, les faiblesses inavouées de l'individu ? Il n'est plus question de résignation, d'abnégation, plus question de l'inflexible et austère : « Tu ne dois pas ! » — « Bois, mange et sois joyeux, dit le viveur. Cueille le plaisir aujourd'hui, vis en égoïste et ne considère que toi dans la vie ! » — Comment ? tu ne l'oses pas ? tu trouves vide et creuse cette conception de l'existence ? tu ne veux pas descendre au niveau de la brute ? pauvre timoré !

Ou bien, appartiens-tu peut-être à ceux qui mettent au premier plan les jouissances esthétiques, qui, au milieu de meubles de style, de peintures impressionnistes, tombent d'un

ravissement dans l'autre, ou qui, par le moyen de poèmes symboliques et de pièces de théâtre risquées excitent leurs nerfs malades ? Non ?

Alors, nouveau Faust, tu cherches ce que le monde contient de plus profond. Tu veux devenir un prêtre de la vérité. Mais, qu'est-ce que la vérité ? Tout n'est qu'apparence et, dans chaque esprit, le monde se révèle de façons différentes. Placé dans la nature comme un élément, tu ne seras jamais capable de comprendre le tout, et la solution de certains problèmes te restera éternellement cachée.

Ecoute un autre conseiller : « Pourquoi veux-tu poursuivre un idéal inaccessible? Vois ton voisin travailler, lutter, peiner, s'affliger ; vois-le se réjouir aux heures de gaîté. Partage ses souffrances, ses joies : il t'en sera reconnaissant. La peine partagée n'est qu'une demi-peine, la joie partagée est une joie doublée. Cela te semblerait-il pénible ? Mais ton prochain est ton frère, ayant les mêmes droits que toi aux biens de ce monde ; il t'accompagne vers la même sombre issue. Oublie-toi toi-même et sers tes frères avec une incessante fidélité. En cherchant le bonheur d'autrui, tu trouveras le tien propre. Aime ton prochain comme toi-même ! » Mais, à ces mots, la jeunesse d'aujourd'hui répond comme autrefois le savant de l'Ecriture : « Qui donc est mon prochain ? Est-ce le travailleur couvert de poussière ? Avec celui-là, je tiens à n'avoir rien à faire. Est-ce le riche, l'homme distingué ? Il ne me connaît pas. Le savant ? Etre spécial, il ne se complaît qu'à des recherches qui me sont indifférentes. Est-ce peut-être l'artiste ? Il se perd dans des rêveries. »

— Alors, si l'individu compte peu pour toi, vis pour ton peuple ; rends-le fort et grand, victorieux dans ses luttes avec ses voisins. Sacrifie ton avantage au bien général. — « Mais rencontrerai-je quelque reconnaissance en retour ? Aucune. Si je ne me sers pas moi-même, un autre me prendra ce que j'ai mérité. Que chacun prenne soin de soi et on aura pris soin de tous. Seul, le libre jeu de toutes les forces nous fait progresser. Que celui qui ne peut supporter le voyage périsse dans la lutte pour l'existence. A la tombe, le faible et le malade ! »

Effrayé, l'ami du peuple prend alors sa défense. « Tu prendras cependant soin de la jeunesse, le trésor le plus précieux d'une nation. Travaille pour la postérité. » — « Eh ! que m'im-

porte la postérité? Se soucie-t-elle de moi? Devrais-je, pour elle, sacrifier ma vie et renoncer à des jouissances qui me paraissent légitimes? »

— « Mais alors, comment l'humanité progressera-t-elle? Comme le démontre la théorie de l'évolution, sa marche ascendante ne saurait être entravée. Déjà le poète philosophe nous présente le surhomme comme un but accessible. Voilà ce que tu dois, si possible, réaliser. » — Vraiment? Nietzsche ne dit-il pas lui-même que, seule, la société a le devoir de produire quelques grandes personnalités. Ce jeu-là ne me sourit guère. Surhomme par-ci, surhomme par-là, que l'humanité progresse ou recule, cela m'est bien égal. La science, du reste, m'apprend que la terre, un jour, ne sera qu'une planète morte et désolée. L'homme, avec ses ardents désirs et ses fières espérances, aura vécu. Où l'auront donc conduit ses idéals, ses actes de renoncement? Que personne ne m'en propose à l'avenir : je ne veux plus laisser s'écouler sans en jouir la précieuse partie du temps qui m'est dévolue. »

Le professeur Eucken, à Iéna, a cherché à nous faire sortir de ce chaos d'opinions. Dans son ouvrage : *Le sens et la valeur de la vie,* il précise et juge les réponses données aux plus brûlantes questions que se pose l'humanité.

Le langage qu'il fait tenir à la religion et à l'idéalisme immanent résonne à nos oreilles comme ces cloches de cathédrale, qui, d'après la légende, disparurent dans la mer. La religion présente le monde et l'être humain comme le produit d'une force spirituelle supérieure, et engage le mortel à s'y confier entièrement avec amour et confiance. L'idéalisme immanent admet également un monde invisible, lequel n'aurait pas une existence indépendante de celle du monde visible, mais apparaîtrait comme sa raison d'être. L'homme est appelé ainsi à vivre dans un monde de vérité, de bonté et de beauté. Il est invité à l'activité, à la production intellectuelle, et voit se développer en retour sa personnalité : sa vie sera vraiment digne de ce nom. Les recherches de la science facilitent de plus en plus à l'homme la compréhension du monde visible. Son attitude à l'égard du monde extérieur devient active. Il modifie, il améliore par ses propres moyens un état de choses qu'il attribuait autrefois à la fatalité. L'époque moderne attaque avec vigueur et cherche à détruire l'oppression de la misère

et de l'erreur. Des perspectives illimitées s'ouvrent aux yeux de l'homme. Le travail devient ainsi le point central, l'âme de la vie.

Mais, juste retour des choses d'ici-bas, le travail devient le maître impitoyable qui assujettit sans pitié l'ouvrier, l'abaisse au rang d'instrument et, ce qui est encore plus grave, amoindrit sa puissance spirituelle. Le précepte de Voltaire, qui recommande de travailler sans raisonner, réduirait l'homme au rang d'une bête de somme. A quoi bon tout ce travail, si un résultat final ne contribue pas au bien général de l'humanité?

Si le philosophe d'Iéna ne peut accepter l'idée d'une civilisation basée uniquement sur le travail, les concepts de la philosophie de l'existence, les solutions naturalistes et intellectualistes des problèmes de la vie ne le satisfont pas davantage. Une théorie d'une évolution mécanique est apparue, qui ne voit dans l'humanité qu'un produit d'une nature sans but défini et sans forces intimes. Elle essaie d'expliquer la vie humaine comme un simple fait divers de ce processus naturel et veut ainsi lui donner sa valeur et sa raison d'être. Et que nous offre cette conception si vantée par le naturalisme d'une vie d'ensemble de l'humanité? Peu de chose... Si haut que l'on puisse placer cette conception, est-elle capable d'ennoblir l'homme, de l'aider dans son développement moral et intellectuel, d'augmenter ses forces, de lui donner, sur ses rapports avec ses semblables et avec l'Univers, des vues suffisantes? L'invite-t-elle surtout à une activité personnelle quelconque? Et, dans tout cela, la vie mérite-t-elle d'être vécue? Oui, mais pour celui-là seulement qui, ou bien n'attend d'elle que peu de chose, qui brise sa puissance de pensée au milieu de son développement, ou bien encore qui justifie sa manière de faire par des raisons que l'on ne saurait admettre ici.

Les théories naturalistes de l'existence conduisent au vide et au désespoir ; qui s'y adonne ne peut échapper à une négation radicale de la vie et, s'il réfléchit un peu profondément, au désespoir le plus complet. La ferveur seule du combat contre ce que le naturalisme considère comme la superstition et l'erreur, peut donner le change sur leur nullité propre et sur leur impossibilité à réaliser quoi que ce soit dans le domaine spirituel.

L'intelligence humaine ne serait-elle peut-être qu'une arme, un moyen de défense, à seule fin de maintenir notre existence? Impossible, car la pensée peut s'opposer aux sensations et les dominer. L'homme ne pourrait s'élever au-dessus de la nature, si la pensée était exclusivement passive, car les facultés humaines, témoignant d'une activité indépendante, ont une vie foncièrement autre que celle dont la nature nous offre le spectacle.

Ces considérations amènent instantanément un revirement qui nous fait voir dans la pensée le point de départ, l'expression même de la vie; sa force victorieuse lui fait exiger tout naturellement pour elle la place première et ne laisse subsister que ce qui lui apparaît comme évident. Notre faculté de penser devient ainsi la mesure et le juge de toutes choses. La vie de la matière recule, perd de sa réalité intangible et devient elle-même un problème difficile, un fait naturel dont il s'agit, avant tout, de contrôler l'essence.

Par contre, les limites de la pensée apparaissent dès qu'elle veut être elle-même la réalité, lorsqu'elle prétend, à elle seule, réglementer la vie. La spéculation philosophique a voulu lui assigner ce rôle de la façon la plus osée; la science l'a fait avec plus de mesure, mais dans l'un et dans l'autre cas, la vie dégénère en quelque chose d'imprécis; dans l'un et l'autre cas, il apparaît que la pensée peut bien par elle-même créer un tissu de formes, mais qu'elle n'est pas capable de leur insuffler la vie.

Le sens et la valeur de la vie, le professeur Eucken les voit dans tout ce qui contribue au progrès de l'humanité réalisé par elle et pour elle. Mais, développerons-nous les forces de la communauté ou celles de l'individu? Est-ce la somme ou la différence de leurs forces qui donne aux hommes leur caractère particulier, leur valeur? Affirmerons-nous les droits de l'être isolé ou ceux de la société? L'histoire montre que ces tendances alternent et se croisent. L'homme d'aujourd'hui est tiraillé dans des directions opposées, exposé à des appréciations contradictoires. Beaucoup ne voient d'avenir que dans l'émancipation de tout ce qui enchaîne l'homme et le limite. Pour d'autres, la dépendance à l'égard de l'ensemble, l'organisation des forces, impuissantes lorsqu'elles sont isolées, est la seule chance de salut, et nous savons combien

cette deuxième conception est puissante dans le monde moderne.

Malheureusement, la culture humaine échoue dans chacune des deux directions qu'elle peut choisir. Ni l'attraction, ni la répulsion des hommes les uns pour les autres ne donnent un sens à la vie. La culture sociale s'attache avant tout aux conditions de l'existence ; mais ce souci amoindrit à ses yeux la vie elle-même. La culture individuelle voudrait se borner à considérer la vie chez l'individu isolé; mais, comme elle ne peut s'affranchir des conditions individuelles ou momentanées, elle ne parvient pas à en faire un tout; elle ne réalise aucune vie intérieure, aucun monde psychique: là aussi il manque une âme véritable, et la culture individuelle reste forcément superficielle. Pour qu'une démonstration soit concluante, les détails ne doivent pas faire perdre de vue l'ensemble.

Ainsi notre penseur se voit forcé de faire une distinction entre une existence étroite et individualiste, qui ne voit rien au delà de soi, et une vie de solidarité qui assigne à l'homme une place dans l'ampleur et la réalité du tout. Alors seulement il peut répondre affirmativement à la question de savoir si la vie a un sens et une valeur. Le professeur Eucken est persuadé qu'une « spiritualité indépendante » commence à se réaliser en l'homme ; il est convaincu que celui-ci peut participer directement à la vie intérieure de l'ensemble et la faire progresser par son activité. C'est justement cela qui donnera à la vie sa fixité, sa noblesse, qui la rendra conforme à son but originel et la remplira de joie intérieure.

Ces « axiomes » ne peuvent, sans doute, pas se démontrer par eux-mêmes ; ils méritent d'être regardés comme dignes de foi. Chaque éducateur devrait les passer au creuset de l'épreuve, et, si possible, les adopter. Il se sentira, en les acceptant, sur un terrain solide. Il saura ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qu'il vaut la peine de rechercher et de réaliser, ce qui est droit et ce qui est vrai. Il saisira avec un ardent intérêt l'individualité de ses élèves ; il marchera devant eux sur le chemin du devoir, et, en même temps, les conduira par d'utiles manifestations vers une perfection relative. Heureux et plein d'enthousiasme, il sait qu'il ne travaille pas pour l'heure présente, mais qu'il creuse et ensemence le sillon de l'avenir !

Cela n'est-il pas infiniment plus important que cette « manie des méthodes » qui, par des procédés mesquins, croit arriver à des résultats immédiats? C'est chez les grands penseurs que la pédagogie, si elle veut être saine, trouve ses enseignements.

II.

Publications littéraires ayant trait à la pédagogie.

La presse pédagogique réussira-t-elle à conduire ses lecteurs aux sources où se puisent l'inspiration et la force nécessaire à une activité profitable? Peut-être, mais ce sera difficile : les maîtres aussi sont fils de leur temps. C'est d'articles fragmentés de journaux et de feuilles périodiques qu'ils tirent leurs opinions sur les événements du jour et les progrès scientifiques. Une connaissance superficielle leur suffit et ils ne cherchent point à approfondir. Que leur importent les raisons et les conséquences, les causes et les effets!

Nos grands-pères lisaient moins de journaux que nous, aussi trouvaient-ils le loisir d'approfondir de bons livres. Ils retournaient volontiers à leurs auteurs favoris. Ils savaient bien que « les livres ont une âme » et peuvent apporter dans un cœur la paix ou le trouble. Tout en mettant leurs expériences personnelles en corrélation avec les idées qu'ils puisaient dans leurs lectures, ils se créaient du monde une conception particulière qui les faisait vivre joyeux et les laissait mourir consolés. Ils n'étaient pas nerveux; ils savaient ce qu'ils voulaient, tandis que nous, leurs fils, nous nous informons de tout ce qui est nouveau, prêts à jeter demain dans la poussière ce qu'aujourd'hui nous déifions. Il nous faudrait plus de calme, des vues plus profondes, plus d'enthousiasme pour ce que nous savons être vrai, plus de persévérance dans la poursuite du but recherché, bref plus de vraie culture. Un chemin pourrait nous y conduire : ce serait la lecture de livres excellents; bien lire un bon livre donne plus de profit que parcourir hâtivement des bibliothèques entières.

Ni la nécessité, ni les mérites de notre presse quotidienne ne peuvent être contestés par ce que nous venons de dire. La

presse a organisé le service des nouvelles d'une façon grandiose ; elle a élargi l'horizon des individus et rapproché les peuples. Elle éclaire, elle précise, elle crée l'opinion publique. Elle propose des problèmes aux contemporains et cherche les moyens et les voies de les résoudre. C'est elle qui secoue les masses et les organise pour les buts les plus divers. Il n'en reste pas moins vrai cependant, que « seuls, les livres nourrissent ». Les journaux donnent l'impulsion, éveillent l'intérêt ; leur mode de publication les oblige à donner fragmentairement les grands mouvements de la pensée : c'est pourquoi la plus grosse part de leur valeur éducative est perdue. Le rédacteur en chef d'un journal pourrait empêcher cela s'il pouvait intervenir lui-même par la plume dans les questions vitales. Sa conception particulière du monde deviendrait alors comme le fil rouge qui relie en un tout les différents fragments. Son journal se rapprocherait ainsi du livre et pourrait exercer une influence plus durable.

Plusieurs rédacteurs suisses cherchent à réaliser cet idéal. Ils savent qu'après avoir indiqué l'orientation politique du du jour, la presse n'a pas terminé sa mission. L'idéalisme professionnel véritable vise plus haut ; il sait que les journaux, pour une grande partie du peuple, sont presque l'unique lecture, que d'eux viennent les idées qui serviront de base à la culture intellectuelle ; sa tendance doit donc être de donner au journal un fonds tel que, sans être forcément pédagogique, il porte cependant en soi les éléments susceptibles de conserver le peuple intellectuellement et moralement sain. C'est d'en haut et non d'en bas que la presse doit juger les choses et les événements ; elle ne doit pas simplement se laisser entraîner par le courant du jour ; elle doit aussi étudier les courants contraires, entretenir ce qui s'agite dans l'âme populaire.

Et quel est celui qui, étudiant attentivement notre époque, ne s'apercevrait pas de cette aspiration de l'homme moderne qui le pousse à se détourner de la civilisation purement matérialiste, pour chercher des richesses plus intérieures, plus pures, plus harmoniques, que celles que peuvent nous donner la science et l'industrie à leur plus haut degré de développement ? La position de la presse du XXme siècle dépendra de ceci : saura-t-elle collaborer à cette culture dans une juste mesure et en temps opportun ? Elle ne pourra le faire qu'en

donnant tout son développement à ce qu'elle porte en soi d'éducatif; le journalisme est un art et doit être pratiqué comme tel. De saines pensées dans une forme correcte, tel est, en deux mots, le programme de quiconque se sent appelé à être comme le guide dans le développement spirituel d'un peuple.

Si le journal réalise ce programme, il sera un des plus précieux auxiliaires de l'école ; en retour, les hommes d'école appuieront volontiers la presse de toutes leurs forces. Il ne suffit pas que les problèmes d'éducation soient traités à fond dans des revues destinées à cet effet; il est avant tout nécessaire que la majorité des citoyens soient tenus au courant du mouvement des idées pédagogiques par des spécialistes. Ainsi seulement seront écartés les préjugés et les mésintelligences qui barrent le chemin à une saine réforme de l'école.

En tête de la littérature pédagogique qui paraît périodiquement en Suisse, doit être placé le *Journal pédagogique suisse.*

Il est publié par le *Lehrerverein* et a pour rédacteur en chef F. Fritschi, maître secondaire à Zurich. Il reflète dans des monographies étendues, non seulement la vie pédagogique du temps présent, mais encore les tendances des différentes sciences. Ainsi, en 1908, ont paru : *L'art et l'école,* du Dr E. Weiss ; *Démocratie et discipline scolaire,* de J. Hipp ; *Guide du jardin botanique de l'Université de Zurich,* du Dr Hans Schinz ; *Recherches physiques des dix dernières années, discours du recteur* A. Kleiner ; *Nouvel atlas scolaire suisse,* du Dr Hans Frei ; *Premier congrès international pour l'enseignement de la morale,* de P. Conrad ; *Nouvelles tendances de la littérature allemande,* du Dr P. Sutter ; *Formation du personnel enseignant et réunion des philologues et hommes d'école allemands,* etc.

L'*Educateur* est l'organe de la *Société pédagogique de la Suisse romande,* forte actuellement de près de 3000 membres. Il a pour rédacteur en chef M. F. Guex, directeur des Ecoles normales vaudoises, qui s'est assuré la collaboration de plusieurs professeurs et écrivains de la Suisse romande. L' *Educateur (Educateur* et *Ecole réunis)* s'est toujours efforcé d'être une tribune publique, étrangère aux luttes politiques et religieuses; bien accueilli, même en dehors des milieux pédagogiques, il tire maintenant à plus de 2000 exemplaires.

Grâce à lui, les diverses sociétés pédagogiques cantonales

et les hommes d'école de la Suisse romande ont noué des relations de plus en plus intimes. Il s'est ainsi créé un courant d'opinions et un utile échange d'idées au sein de nos populations. Le corps enseignant romand y a gagné en considération et en bien-être matériel ; si les traitements ont été améliorés un peu partout dans nos cantons de langue française, l'*Educateur* y a certainement contribué.

La manière dont le corps enseignant suisse travaille à l'élévation de sa position sociale et au progrès de l'instruction publique, ressort des rapports que publient les différentes associations d'instituteurs. On peut citer :

1° Le « *Rapport sur les discussions du Synode scolaire zurichois en 1908* » et le « *Rapport annuel de la Direction de l'Instruction publique pour l'année 1907* ». Ce dernier contient entre autres le rapport du directeur de l'Instruction publique, H. Ernst, « *Zur Hochschulvorlage* », la « Chronique du Synode scolaire zurichois 1884-1908, » la « Chronique du Referendum de la législation scolaire 1884-1908 », les rapports sur la « Réorganisation de la Caisse de secours en faveur des veuves et orphelins de maîtres primaires zurichois », de Th. Gubler et Martha Schmidt, la conférence du Dr H. Schollenberger « *Léonhard Widmer, zum hundertsten Geburtstag* » et les substantiels discours du président du Synode, prof. Dr Auguste Aeppli, à Zurich.

2° L'*Annuaire de 1908 de la Conférence des maîtres secondaires du canton de Zurich*. Il renferme un « Cours de langue et de lecture » de Hans Hœsli, le « projet d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de l'histoire » rédigé par J. Stelzer, H. Sulzer, Dr E. Gubler, R. Wirz, et le procès-verbal de l'assemblée ordinaire annuelle.

3° *Théorie et pratique de l'enseignement secondaire,* sujet de discussion pour la Conférence des maîtres secondaires saint-gallois, 18e fascicule. Au procès-verbal de la 18e assemblée annuelle sont joints les travaux suivants : « L'Ecole secondaire saint-galloise dans le projet de loi sur l'éducation du Conseil de l'Instruction publique », de G. Wiget, « Supplément au rapport sur la tenue des livres, de Jacob Keller, « De la réorganisation de l'école secondaire officielle », de G. Wiget.

4° Le *Rapport annuel de la Société pédagogique grisonne,* 26e année, publié par le Comité de l'association, Coire 1908.

La chronique de cette association, qui célébra en 1908 son 25e anniversaire, montre la féconde activité qu'elle a déjà à son actif. A cette chronique se rattache l'« histoire de l'Instruction publique dans les Grisons », du Dr Pieth, un travail considérable (150 pages) et de grande valeur, que suivent les rapports de A. Florin, « Illustration des livres de lecture », et de E. Gianotti, « La conversione de A. Manzoni e di Enrichetta Blondel ». Comme conclusion, elle nous donne les rapports sur la réunion des délégués et la conférence cantonale des maîtres à Thusis le 23 novembre 1907, sur l'assemblée extraordinaire des délégués et la Conférence extraordinaire des maîtres à Coire le 16 mai 1908, ainsi qu'un compte rendu sur l'activité de la Conférence pendant l'hiver 1906-07. C'est de la question médicale au point de vue scolaire que s'occupa surtout le corps enseignant grison. Il formule le vœu qu'on introduise un enseignement régulier de l'hygiène à l'Ecole normale, que cette branche d'étude soit donnée par un médecin et qu'on prenne plus sérieusement en considération l'enseignement de la gymnastique.

Les *ouvrages pédagogiques* publiés en 1908 par des auteurs vivant en Suisse sont :

L'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse en 1907*, rédigé par le Dr Albert Huber à Zurich et publié avec l'appui de la Confédération et de la Conférence des directeurs cantonaux de l'instruction publique. La première partie nous renseigne, au moyen de tables de statistique, sur le développement de l'instruction publique en Suisse dans les dix dernières années. Suivent le rapport pédagogique général, ordonné comme le précédent, puis les subventions accordées à l'instruction publique par la Confédération et l'instruction publique dans les cantons en 1907. La deuxième partie principale donne un compte rendu statistique pour 1907 et, en supplément, les nouvelles lois et ordonnances concernant l'instruction publique en Suisse pour la même année.

L'*Annuaire de la Société suisse d'hygiène scolaire* est publié en deux parties. La première (rédacteur F. Zollinger) contient les rapports sur les *écoles de la forêt* et les *colonies de vacances* (Waldschulen und Walderholungsstätten für Schulkinder) présentés à la Société suisse d'hygiène scolaire, à Baden, par le Dr A. Kraft, H. Hiestand, A. Schnetzler ; la conférence du

docteur Guillaume sur la « coopération officielle de la femme dans l'œuvre de l'hygiène scolaire et du foyer domestique »; le compte rendu de la 19e réunion annuelle de la Société suisse d'hygiène scolaire à Baden (16 et 17 mai 1908); le « Bericht über den ersten Kurs in Kinderfürsorge » et la *Schweizerische Schulhygienische Rundschau.* La deuxième partie renferme le compte rendu du premier « Schweizerischer Informationskurs in Jungendfürsorge » (31 août au 12 septembre, à Zurich), organisé par la Schweizerische Gesellschaft für Schulgesundheitspflege. Les deux parties ont paru à Zurich en 1908.

Comme le précédent, le rapport sur le « Congrès international d'enseignement ménager », qui eut lieu à Fribourg les 29 et 30 septembre 1908, est aussi d'une grande valeur pratique. Le premier volume, paru à Fribourg et remis aux participants avant l'ouverture du Congrès, contient les travaux des rapporteurs. Il dépeint l'« état actuel de l'enseignement ménager et des écoles ménagères dans les divers pays » (229 pages). Le chapitre suivant est dédié aux « devanciers » de l'enseignement ménager. Ainsi le sujet de discussions pour la première séance du Congrès était fixé; il s'y rattachait des rapports dont la discussion était prévue pour la 2me séance, sous le titre de « Formation du personnel enseignant et organisation des Cours normaux ». L'objet principal de la 3me séance était : « Questions didactiques; les principes de l'enseignement, les programmes et leur application ». Enfin, dans la 4me séance, le Congrès s'occupa de la « Portée générale et fin sociale de l'enseignement ménager ».

L'ouvrage sus-mentionné (un fort volume de 770 pages) est une mine inépuisable de renseignements pour qui s'intéresse à l'enseignement ménager. Le prochain annuaire parlera du deuxième volume, qui dépeint le Cours (Verlauf) du Congrès, excellemment organisé (président d'honneur : M. Python, conseiller d'Etat; président effectif: M. J. Brunhes, professeur à l'Université).

M. C. Auer, maître secondaire à Schwanden, fait suivre ses précédentes publications (voyez annuaire 1906-1907) de : « Weitere Vorschläge für die Revision der Schulgesetzgebung ». Bien qu'elle traite de questions spéciales au canton de Glaris, on peut considérer cette monographie de valeur comme une

vue d'ensemble de toutes les questions qui s'agitent dans les milieux pédagogiques ; et si ce que l'auteur souhaite pouvait se réaliser à Glaris et dans la Suisse entière, l'école aurait fait un grand pas en avant.

Tandis que le prof. Dr Hagmann à St-Gall, dans une publication intitulée « Grundlinien eines Reformplanes der Volkserziehung », résume ce que demandent les défenseurs de l'« Arbeitsschule », le Dr G. Fischer éprouve le besoin et le devoir de s'éclairer à ce sujet, en examinant ce qui, de l'école d'autrefois, peut être conservé comme profitable et certain, et quelles innovations peuvent être introduites. Il publie le résultat de ses recherches dans ses « Prüfende Gänge durch das Arbeitsfeld der Schule ».

Le recteur A. Schrag, à St-Gall, lutte d'une manière intéressante en même temps que modérée pour les idées de réforme. Après nous avoir montré dans son livre, *Unsere Hildegard*, comment on peut former, par l'éducation moderne une jeune fille saine de corps et d'esprit, sans en faire un bas bleu, il nous présente ensuite dans « Hinterweid-Schulmeister » un docteur en philosophie qui, avant d'avoir étudié à l'Université la pédagogie et la psychologie, veut éprouver d'abord par la pratique la valeur de ses théories. Dans ce but, il occupe un poste d'instituteur à Hinterweid ; il tente de supprimer les devoirs de la vie pratique et donne l'enseignement en plein air. Mais il retire peu de profit de sa tentative, car les enfants ne prêtent aucune attention. Alors il change de procédé ; il engage les élèves vers la mise en pratique du savoir, vers le travail de la pépinière et l'agriculture. Pour rendre vivant l'enseignement de la géographie, notre maître suspend de belles vues aux parois de la salle d'école ; il y cloue des toiles ardoisées sur lesquelles les enfants apprennent à dessiner et à écrire à la craie. Par l'examen des plus belles maisons de paysans, il éveille en eux le sentiment de l'amour du pays ; en rentrant avec sa classe les récoltes d'un paysan malade, il exerce l'éthique pratique ; il enseigne la physique et le travail manuel à l'établi, et, finalement, il arrive à décider ses collègues à introduire dans leurs classes les travaux manuels pour les garçons, l'enseignement ménager pour les filles.

Robert Seidel, privat-docent en pédagogie à l'Ecole poly-

technique fédérale, parle aussi en faveur de l'Arbeitsschule dans sa publication : « Die Schule der Zukunft, eine Arbeitsschule ». La conférence que le Dr Kerschensteiner fit sur ce sujet à l'occasion de la fête de Pestalozzi en 1908, lui fit reprenpre la plume. Et bien qu'il n'ait pas réussi à prouver qu'il est le père de l' « Arbeitsschule » — l'idée est bien plus vieille que Kerschensteiner et Seidel, — il a néanmoins montré que, depuis 1885, il est resté un de ses plus zélés défenseurs.

La réforme ne s'arrête pas au seuil des établissements supérieurs ; là, justement, est le point central de toute la réforme pédagogique ; il faut que nous tendions à élever à un niveau supérieur la force corporelle, la santé et les facultés morales, sans nuire en rien aux facultés intellectuelles ; nous y arriverons par l'amélioration des plans d'études et des méthodes d'enseignement à tous les degrés, l'université comprise. Travailler à la solution de ce grand problème national et universel, voilà ce que le temps présent propose aux établissements supérieurs d'instruction. Un des moyens d'y parvenir serait le transfert partiel de l'enseignement en plein air par l'institution d'excursions de classes (Klassen-Ausflüge) dans des buts d'observation et d'exercices pratiques. Dans son livre « Der Unterricht im Freien auf der höhern Schulstufe », le Dr Robert Flatt, à Bâle, montre par des exemples choisis dans les différents domaines de l'enseignement (sciences nat. et géographie, dessin et mathématiques, histoire et langues) comment ce moyen pourrait être utilisé pour arriver au but poursuivi.

Le prof. Dr E. Dürr à Berne fait suivre son volume : « Die Lehre von der Aufmerksamkeit » d'une « Einführung in die Pädagogik ». Cet excellent ouvrage traite : 1° l'Essence et les problèmes de la pédagogie ; 2° les méthodes de la pédagogie ; et 3° la psychologie de l'éducation. Il se libère de tout particularisme et cherche à mettre en valeur les théories psychologiques pour la pratique de l'éducation.

De la littérature pédagogique superlativement riche, dont l'Allemagne a inondé la librairie, il n'y a à retenir ici que deux ouvrages, mais ceux-là d'une valeur incontestable ; l'un est la « *Zukunftspädagogik* » du Dr Wilhelm Münch à Berlin, l'autre un compte rendu sur « die *Tätigkeit der Unterrichtskommission der Gesellschaft deutscher Naturforscher und Aerzte.* » C'est

un rapport intégral contenant les délibérations des réunions de Cassel et Breslau, ainsi que les projets de réforme émanant de la commission aux réunions de Meran, Stuttgart et Dresde. Sur l'invitation de la commission, il a été publié par A. Gutzmer à Halle, Leipzig et Berlin, impression et édition Teubner, 1908. Tandis que le premier décrit les tendances pédagogiques actuelles en Allemagne, France, Suède et Amérique et cite leurs représentants les plus autorisés; tandis qu'il soumet les différentes propositions à une critique très mesurée, compare les résultats et les exigences, trace les lignes essentielles du développement futur de la pédagogie, le deuxième a sa base dans les sciences naturelles. Il demande que l'on attache à leur enseignement plus de soin que ce n'est le cas actuellement dans beaucoup d'endroits; il voudrait que l'on montre aux jeunes gens comment on arrive à la certitude par induction, afin qu'un sens critique bien exercé les préserve de la superstition et du « sabotage intellectuel » (Kurpfuschertum). La jeunesse, pendant le cours de son développement, doit apprendre à connaître l'homme tel qu'il est, si elle veut parvenir à se tirer de toutes les situations, et devenir ainsi utile aux contemporains et à la postérité.

III. **Organisation scolaire.**

Les critiques prétendent aujourd'hui que ni l'école, ni même l'Université ne répondent aux exigences de l'époque moderne. « On s'est trompé, disent-ils, dans l'élaboration des plans d'étude, dans l'application des méthodes, dans la préparation des maîtres. L'argent dépensé pour l'instruction l'a été en vain! »

Mais voyez: le Français médit de l'éducation qu'il reçoit et vante la culture allemande. L'Allemand, à son tour, prise fort les principes éducatifs de l'Anglo-Saxon, qui, lui, parle avec les plus grands éloges des succès obtenus à l'école par la pédagogie allemande. Partout, cependant, on voit des terres bien cultivées, des usines en pleine activité, un commerce actif et prospère. Partout, de jolies maisons de campagne aux pièces arrangées avec goût témoignent d'un bien-être crois-

sant. Les palais scolaires, les temples qui s'élèvent vers le ciel, la sollicitude sans cesse grandissante qu'on témoigne aux divers asiles montrent que les cœurs ne battent pas moins généreusement aujourd'hui qu'autrefois. L'école n'y aurait-elle aucun mérite? Elle n'a, en tout cas, pas empêché ces progrès.

Parmi les détracteurs de l'école actuelle, il en est toutefois qui reconnaissent qu'à y regarder de près, les résultats n'en sont point si mauvais. Ils regrettent d'en avoir fait un épouvantail dans le but de l'attaquer avec joie. Ils renoncent à tout démolir et voudraient maintenant perfectionner et compléter ce qui existe. Ce revirement vient-il en son temps? Dans les milieux pédagogiques on rit déjà de l'infructueux tapage des réformateurs. Les traits acérés de la satire, qu'on décochait aux représentants de la « vieille école », se retournent contre les assaillants : il est même à craindre que les plus justifiées des réformes demandées ne se réalisent pas.

On est en droit de s'étonner que les chefs du mouvement réformiste, qui veulent être eux-mêmes des personnalités et en former autour d'eux, ne trouvent rien de mieux que de fonder une nouvelle société. C'est ainsi que le 13 avril 1908, « *l'Association pour la Réforme de l'Ecole populaire* » a vu le jour. Son Vorort est Hambourg, son président H. Wolgast. Son but, spécifié dans un mot d'ordre de sens passablement obscur, est « la réforme de l'Ecole primaire à partir de l'enfant ». Des discussions qui ont eu lieu dans le sein de l'association, on peut retenir les divergences d'opinions entre Wolgast et Tews. « Les plans d'étude, dit le premier, sont tirés de la science, non de l'enfant. Choisissez à l'avenir dans la culture ce qui est conforme à la nature enfantine. » La réforme à partir de l'enfant n'est pas un but, répond Tews, mais une question de méthode. L'idéal est l'initiation à la science ; donc extrême liberté de mouvements pour le maître! Pas de camisole de force ! ». Les réformateurs ne luttent-ils pas ici contre des moulins à vent? Initier à la culture, tous les éducateurs l'ont voulu et le veulent encore. A cet égard, le corps enseignant suisse a été libre dans une large mesure ; aussi le mouvement réformiste ne trouve-t-il pas grand écho dans notre pays. Cependant une complète liberté d'allure conduirait certainement à l'anarchie. Elaborons un plan d'études normal, ini-

tions soigneusement le futur maître à l'usage des méthodes et qu'il suive ainsi sa propre voie.

A la question de savoir quel but la réforme se propose, M. J. Geissbühler, prof. à Berne, répond : « Avant tout, il faut restreindre ; jusqu'ici l'école a réclamé de l'enfant trop de temps et trop de forces. On ne doit rien enseigner à l'enfant qui ne se puisse démontrer scientifiquement. L'entrée à l'école sera retardée, certaines branches laissées de côté ; on arrivera plus tard à la lecture et à l'écriture. Le temps ainsi gagné sera consacré au jeu, à la culture du sens artistique et à la promenade. Les devoirs à domicile seront évités et les heures de leçons se limiteront à 40 minutes. On réservera les après-midi aux excursions, au jeu, au sport. Le temps consacré aux leçons sera coupé par les travaux manuels. L'enseignement sera dirigé de façon à ne pas détruire chez l'enfant la joie de vivre. Dans ce but, les corrections du travail de l'élève sont à éviter ; les punitions et le blâme doivent être écartés comme moyens éducatifs. Le vocable discipline est incompatible avec la dignité de l'enfant. L'école idéale pour les jeunes années est celle du travail manuel (Arbeitschule). Là, des élèves en nombre restreint seront occupés avec leur maître au jardin, au champ d'expériences, à l'atelier, au laboratoire ; les enfants, en contact direct avec la vie, apprendront là à observer, à inventer, à parler, à calculer, à dessiner. »

Mais que deviennent ces beaux projets, celui des classes peu nombreuses, par exemple, quand on sait que le pays manque de maîtres ? Le principe du retard de l'entrée à l'école a contre lui le fait que nos bambins deviennent d'eux-mêmes mûrs pour la fréquentation des classes. Une école de jeu ou de promenade tombe au niveau des jardins d'enfants, pour lesquels nos élèves de sept ans se sentent déjà trop grands. Et si l'école de l'avenir entend élever de la même manière, à la ville comme à la campagne, des enfants issus de classes sociales différentes, elle sera encore plus despotique que celle d'aujourd'hui.

Pour prendre position en connaissance de cause dans la question de la Réforme, le Dr Geissbühler se demande quel doit être le but de l'enseignement à l'école, et la voie à suivre pour y parvenir. Comme but, il place au premier rang la formation du caractère : « Un caractère moral, bien préférable au

savoir, imposera l'obligation de servir la société au près et au loin, de toutes les forces du corps et de l'esprit. L'école doit avant tout tendre à ce but qui, quand il sera atteint, donnera à l'enfant la maîtrise de soi-même et lui apprendra à se vaincre journellement. »

La famille et l'école doivent résoudre en commun le problème de l'éducation : « Là où le foyer délaisse ses droits pour les abandonner à la rue, là, l'école a une rude tâche ! » On ne peut reculer la date de l'entrée à l'école, ajoute encore l'auteur, que dans les cas de faiblesse corporelle, de maladie ou de lent développement intellectuel.

Par des exercices prolongés, l'enfant doit être rendu maître de la langue écrite aussi rapidement que possible. L'acquisition d'une langue étrangère est indispensable puisqu'aujourd'hui les candidats à la moindre place officielle doivent connaître au moins deux langues nationales. Il paraît inopportun de diminuer le temps consacré à l'enseignement des mathématiques, des sciences naturelles et du dessin. M. Geissbühler est partisan du maintien de la prière quotidienne à l'école : « Les écoliers doivent sentir que prière et travail vont ensemble et que l'homme ne vit pas seulement de pain. »

Geissbühler attribue aux devoirs à domicile une grande valeur éducative. Il voudrait laisser à la famille le soin de s'occuper des promenades, des jeux, des sports, auxquels, du reste, il tient beaucoup. Même à la ville, les parents avisés peuvent fournir aux garçons et aux filles l'occasion de s'exercer au jardin, à l'atelier ou aux travaux de ménage. « Voici le maximum de ce qu'on peut demander à l'école : donner à l'enfant l'instruction dans le plus court délai possible et de telle sorte qu'il y trouve du plaisir. Habituer l'élève à un travail soigné, développer et affiner en lui le sentiment du devoir, voilà quelle doit être la caractéristique de l'école. »

Malgré toutes ces réserves, le Dr Geissbühler n'est pas opposé au principe de la réforme. Du reste, novateurs et partisans de l'Ecole actuelle ont des points de vue beaucoup moins divergents qu'ils ne le croient eux-mêmes. C'est avec raison que le *Semeur* (*Sœemann*) fait ressortir qu'une étonnante unanimité se manifeste maintenant au sujet des plus graves questions pédagogiques. « Créez l'union entre la beauté et la vie », s'écrie Albert Dresdner dans son ouvrage *der Weg zur Kunst*.

« Cherchez votre but final dans la formation d'une humanité morale », demande Lay dans sa *Experimentelle Didaktik* « Donnez à la jeunesse, dit Ellen Key, une conception de la vie qui lui en fasse désirer la réalisation ». « Jugez l'homme, dit le comte H. von Kayserling dans son ouvrage *das Gefüge der Welt*, d'après son influence personnelle, d'après ses actes. » Chamberlain s'exprime encore avec plus d'élan quand il vante, comme plus haut but à atteindre l'établissement du règne de Dieu sur la terre.

Beaucoup d'autres auteurs expriment la même idée et cherchent l'unité, non dans l'uniformité, mais dans l'activité personnelle et spontanée.

Si les théoriciens sont unanimes pour fixer un même but à l'éducation, les praticiens pourront bientôt se tendre la main. Déjà différentes tentatives ont été faites ici et là pour mettre en pratique les nouvelles idées, à Berne, par exemple. Dans l'Ecole secondaire des garçons de cette ville, on a abaissé la durée des leçons de 50 à 40 minutes afin de pouvoir donner dans la matinée cinq leçons au lieu de quatre. Des 33 leçons obligatoires, trois seulement, par ce moyen tombent sur un après-midi. Le temps gagné est employé pour le cartonnage, la menuiserie, le jardinage et, dans les classes supérieures, pour les travaux de laboratoire. Un après-midi est réservé aux excursions et aux jeux; en cas de mauvais temps, il y a séance de projections ou visites de musées. Le Directeur de l'Ecole, Dr Badertscher, s'est déclaré très satisfait du résultat de cette tentative. Les rapports publiés dans le courant de 1908 dans le *Schweizerische Lehrerzeitung*, par des maîtres ayant fait des expériences analogues, sont aussi des plus favorables.

A St-Gall on a accordé, dans le semestre d'été, deux après-midi de congé aux jeunes filles de la Realschule de la 7 et 8me année, et l'horaire des leçons est organisé de telle façon que toutes les branches obligatoires sont enseignées le matin.

Le Dr Mousson, directeur des Ecoles de Zurich, est convaincu que la réforme de l'enseignement doit être introduite, non pas seulement dans les classes supérieures comme à Berne et à St-Gall, mais d'abord dans les degrés inférieurs. Il considère que le corps enseignant se doit à lui-même de donner l'exemple « d'entreprendre de pareilles tentatives, qui

doivent ouvrir la voie à une organisation vraiment moderne de l'école. » Ainsi le terrain est véritablement préparé pour la réforme dans la ville natale de Pestalozzi. En 1852 déjà, le prof. Biedermann présentait un but à l'Ecole populaire en ces mots : « Le goût du travail, voilà ce que la vie est en droit d'attendre de l'école. » En 1885, Robert Seidel publia : « L'enseignement du travail, une nécessité pédagogique et sociale. »

Le conseiller scolaire Dr G. Kerschensteiner a rencontré l'approbation du corps enseignant de la ville de Zurich à l'occasion de la fête de Pestalozzi (12 janvier 1908) lorsqu'il tenait ce langage : « L'école de l'avenir sera une école de travail. » Et le Dr Mousson dans sa circulaire du 7 février 1908, pouvait oser, — poussé peut-être par le discours de Kerschensteiner, — inviter les maîtresses et les maîtres désireux de se livrer à des essais précis à s'annoncer, en ajoutant toutefois que les expériences doivent être fixées et les résultats publiés de façon à être rendus accessibles à chacun. Sans restreindre en rien l'initiative des maîtres, la Direction de l'Instruction publique voudrait éclairer les points suivants :

1° Comment serait-il possible d'introduire le travail manuel dans l'enseignement, non comme branche isolée, mais comme fondement de l'éducation tout entière ?

2° Quels changements sont à apporter dans l'emploi et la répartition du temps, pour répondre aux exigences d'une meilleure hygiène du corps et de l'esprit ?

Cette circulaire fit grand bruit et fut vivement discutée dans les milieux pédagogiques et privés.

Dans l'assemblée générale des maîtres primaires zurichois, le 6 mars, l'école actuelle trouva de chauds défenseurs, et à la conférence du 1er décembre 1908, le corps enseignant primaire exprima l'idée que les parents n'envoient pas leurs enfants à l'école pour y apprendre à jouer, à pétrir de la terre glaise ou autres choses semblables, mais qu'ils désirent d'autres résultats.

Dans la Revue « *Wissen und Leben* », Adolphe Lüthi cherche à calmer les craintes exagérées comme aussi les trop grandes espérances, et spécifie ainsi l'étendue de la réforme scolaire : « Ces appels à la Réforme témoignent de la part de leurs auteurs d'une telle clairvoyance, d'une telle modération que

les admirateurs de l'école actuelle n'ont aucune raison d'être inquiets ».

Nos instituteurs voient dans l'individu un membre de la grande communauté des travailleurs et veulent l'éduquer et l'instruire d'abord pour en faire un travailleur. Les connaissances élémentaires dont il aura nécessairement besoin sont, en tout premier lieu, la lecture, l'écriture et le calcul. Cela, le peuple l'exige et l'enfant le veut. Celui qui sait par expérience quel est le temps nécessaire pour enseigner convenablement ces branches, n'osera jamais commencer leur étude dans la troisième ou même la quatrième année d'école. Un essai tenté dans ce sens lui permettrait bientôt de se rendre compte qu'une bonne partie de ses élèves n'acquerrait jamais une connaissance suffisante de ces branches élémentaires. A la sortie de l'école, la source de culture la plus importante, la littérature populaire, resterait inaccessible aux élèves arriérés et le peuple ne manquerait pas de dire : « L'école fait moins que jamais ! »

L'école, dans l'avenir, présentera la vérité comme quelque chose qui se cherche et se trouve ; elle rendra l'élève capable de représenter par la parole, le crayon ou le pinceau, ce qu'il aura trouvé lui-même. Ce succès personnel après l'effort lui fera paraître la vie plus belle et plus noble. Dans cette voie, un progrès important pourrait être réalisé, si l'on réussissait à mettre le travail manuel à la base de l'enseignement tout entier, comme Pestalozzi, Fröbel, Wehrli et d'autres l'ont essayé.

Puisse la réforme scolaire qui s'annonce nous approcher de cet idéal ! Mais, semblables fruits ne mûrissent que lentement, aussi nous ne voulons pas trop promettre ni trop en attendre.

Aujourd'hui les partisans de la réforme tournent impatiemment leurs yeux vers Munich, où le Dr Kerschensteiner travaille avec ardeur à la transformation de l'école. Mais à Munich encore, l'esssai se fait dans les classes supérieures.

En France, les milieux pédagogiques n'ont pu encore s'entendre sur la question de savoir comment l'enseignement professionnel pourrait être mis à profit par l'Ecole populaire. Deux partis, dont H. Mossier définit les buts dans l'*Educateur*, sont aux prises : « Les extrémistes ne.....» (pages 235 et 236).

Mossier a en vue ici les « cours techniques » par lesquels on cherche à compléter la formation professionnelle en Alle-

magne et en Suisse. Dans notre pays en mal de réformes, les étrangers ont souvent décerné de vifs éloges à l'instruction publique. Dans une nombreuse assemblée pédagogique qui eut lieu le 22 décembre 1907, à Reus (Catalogne), le sénateur Sardà vanta surtout l'esprit qui, en Suisse, gouverne l'éducation, le patriotisme éclairé de notre peuple. Il présente comme modèle l'éducation physique telle qu'on la pratique chez nous par la marche et la gymnastiqne. De même que l'honorable Ferd. Buisson, qui proposa à la Chambre française l'introduction des examens de recrues annuels, Albert Petit, dans le *Journal des Débats*, loue la Suisse pour ce qu'elle fait dans le domaine de l'Ecole. Buisson disait : « Celui des pays de l'Europe... » (page 236).

Mais le peuple suisse et ses autorités ne doivent pas se laisser endormir par de semblables louanges. Les conditions économiques de notre petite patrie sont autrement plus dures que celles des grands pays voisins. Il nous manque les richesses minières, l'étendue du territoire, les colonies. Aussi chaque Suisse doit-il chercher à porter à leur plus haut degré de développement les facultés créatrices qu'il porte en lui. Et l'Etat doit l'aider dans cette voie.

La réforme des écoles moyennes n'a pas encore porté beaucoup de fruits. On en voit généralement la cause dans les examens, qu'on voudrait supprimer. En plusieurs endroits on les a remplacés par un stage à la fin duquel les élèves sont définitivement admis.

Le Dr W. Münch en justifie la nécessité et dit : « Il faut un singulier et robuste optimisme pour déclarer efficace la suppression des examens ; leur abandon serait à tout le moins une expérience singulièrement suggestive. Ce qui serait plus désirable que leur suppression, ce serait leur perfectionnement progressif, une meilleure façon de les interpréter, de telle sorte qu'au lieu de « mécaniser » l'esprit, ils deviennent pour lui un stimulant.

Dans le domaine de la réforme, le Polytechnicum a aussi emboîté le pas. Un nouveau règlement est entré en vigueur le 1er octobre 1909. Au lieu des programmes obligatoires, il institue des plans d'études normaux, qui sont pour l'étudiant un guide et non une entrave ; on ne marque de notes que sur demande ; la promotion à la fin d'une année scolaire, ainsi

que les pénalités contre le manque d'application sont abolies. Le nouveau règlement donne donc aux élèves plus de liberté, mais il exige d'eux, dans une plus large mesure, la maîtrise d'eux-mêmes. Puisse le Polytechnicum conserver sa vieille réputation et sa force attractive !

Les conférences des recteurs des universités suisses contribuent à une unification et peut-être aussi à une réforme de l'enseignement supérieur. Grâce à l'initiative du professeur Grenier, de Lausanne, les recteurs se réunirent pour la première fois à Berne le 23 décembre 1903. A l'heure actuelle, ils ne se sont guère occupés que de l'unification des conditions de l'immatriculation. Ce n'est qu'un premier pas, mais l'entente intervenue entre les universités sœurs en laisse pressentir d'autres. Ces réunions sont de nature à favoriser les relations entre établissements supérieurs ; elles ont pour résultat d'empêcher entre eux une concurrence déloyale, illégitime ; elles permettent le rapprochement des personnalités dirigeantes. En apprenant à se mieux connaître, les universités suisses pourront s'assimiler ce qu'elles auront trouvé de profitable les unes chez les autres.

Une autre Conférence dont les délibérations ont déjà porté des fruits, est celle des directeurs cantonaux de l'Instruction publique. Il serait vivement à souhaiter que cette influente assemblée collaborât avec les recteurs des universités afin de répandre dans une plus large mesure les bienfaits de l'instruction en fondant des universités populaires. A ce sujet, J. Tews écrit : « Il faut qu'on arrive à être convaincu que l'instruction populaire doit être placée sur une base plus large. Les représentants des différentes sciences devraient sentir en eux le désir de donner aux peuples ce qu'ils possèdent, et de faire profiter d'autres de ce qu'ils ont conquis parfois par de rudes luttes. »

IV. **Préparation du personnel enseignant.**

Le professeur Nothnagel disait à ses étudiants : « Seul, un brave homme peut être un bon médecin. » On pourrait dire avec autant de raison : « Seul, un brave homme pourrait être

un bon maître d'école. » En vertu de ce principe, on cherche donc à amener à la carrière pédagogique des jeunes filles et des jeunes gens qui, non seulement soient sains de corps et d'esprit, mais on s'efforce encore de leur faciliter une franche conception de la vie pour qu'ils puissent reporter sur leurs élèves l'esprit dont ils sont eux-mêmes animés. Mais souvent le bel enthousiasme du commencement de la carrière brille comme un feu de paille. Si le but désiré se fait attendre, les forces les abandonnent. Pourquoi ce manque de persévérance ? Parce qu'ils ne connaissent pas l'amour dont Pestalozzi a dit que, s'il est sincère, c'est une force divine ne craignant même pas la mort. Cet amour-là remplit le cœur de celui qui le possède d'une sérénité ensoleillée ; il l'arme d'une inépuisable patience ; il en fait un consolateur, un sérieux conseiller, un modèle de renoncement et d'abnégation personnelle.

De tels maîtres existent, peu nombreux il est vrai : l'éducateur-né est aussi rare que l'artiste-né. Les maîtres, dans la majorité,doivent être préparés à la carrière pédagogique, et cette préparation est une question très discutée aujourd'hui en Suisse. La plupart des cantons font fréquenter un séminaire ou une école normale à leurs élèves-maîtres. Quelques-uns les envoient dans les écoles moyennes cantonales. Bâle a rattaché la formation du personnel enseignant à l'Université et Zurich a suivi cet exemple. Mais tandis que les cours de Bâle comprennent trois semestres, Zurich se contente de deux, malgré les instances du Lehrerverein de cette ville, qui estimait ce temps tout à fait insuffisant.

Dans la réunion des délégués du Lehrerverein cantonal zurichois à Winterthour, le 23 mai 1908, M. Gust. Egli, privat-docent enseignant la méthodique à l'Université, indique le résultat de la première tentative. Lui aussi trouve que trois semestres sont le minimum de temps qu'un étudiant doit passer à l'*alma mater* pour apprendre à l'aimer et à l'apprécier ; « Avec une telle hâte, la formation méthodique du corps enseignant primaire est complètement impossible. Si remarquables que soient les progrès de nos étudiants dans les cours pratiques, ils sont encore bien insuffisamment préparés pour subir à la fin du deuxième semestre un examen de maître primaire dont les exigences seraient un peu sévères. Ils peuvent être fotr bien préparés pour se vouer avec succès aux études

secondaires, mais, comme maîtres primaires, leur formation n'est absolument pas achevée. Ils devraient, pendant le 3me semestre, étudier encore très à fond les méthodes spéciales de l'école populaire et plus particulièrement la direction d'une école à plusieurs degrés. »

A la suite de l'article que H. Scherer, à Bündingen, fit paraître à Giessen sur la formation du personnel enseignant et son perfectionnement, C.-L. Frei voulut aussi prendre position dans la question. Scherer n'admet pas que les élèves-maîtres de l'école populaire fréquentent un gymnase ou une école supérieure pour terminer ensuite leur préparation à l'Université. Il voudrait transformer l'école préparatoire en Oberbürgerschule et lui confier l'instruction scientifique des futurs instituteurs. L'Ecole normale, par contre, aurait un caractère exclusivement pédagogique.

C. Frei admet les raisons de Scherer : « L'école normale et l'université, dit-il, ont des buts très différents, et la seconde ne remplacera jamais la première comme école de formation professionnelle pour les maîtres. Le professeur universitaire étudie un domaine restreint de la science, souvent même une portion très spéciale de ce domaine. Le maître d'école normale doit être en possession d'une branche ou même d'un groupe de branches qu'il peut enseigner scientifiquement et méthodiquement. Le maître d'école populaire, lui, doit posséder au moins les éléments de toutes les branches du savoir humain. Le séminaire doit se tenir en contact aussi bien avec l'école populaire qu'avec l'Université. Celle-ci fournit au séminaire les données de la recherche scientifique, que celui-ci rend au futur maître sous une forme appropriée ; l'instituteur, à son tour, les transforme encore une fois à l'usage de la jeunesse. »

Nos Universités ne sont point encore organisées pour pouvoir assumer la formation des maîtres primaires, et leur transformation dans ce but ne semble pas devoir se réaliser dans un avenir prochain. « Mais elle viendra, parce qu'elle est nécessaire et possible, objectent les partisans de la formation du personnel enseignant à l'Université. Si celle-ci peut former des commerçants accomplis, des vétérinaires et des dentistes, pourquoi pas des maîtres auxquels le peuple doit confier ce qu'il a de plus cher, ses enfants ? ».

Bien que le corps enseignant suisse voie d'un œil très bienveillant les établissements qui le préparent à sa tâche, il n'en désire pas moins une réforme fondamentale de sa formation. En 1907, le Congrès pédagogique de Schaffhouse émit ce vœu : « La formation du personnel enseignant doit être confiée aux hautes écoles moyennes, surtout de tendances scientifiques, et trouve sa conclusion à l'Université. » L'association pédagogique bavaroise réunie à Landshut la même année, prit une décision semblable ; reconnaissant toutefois qu'actuellement une préparation universitaire était malheureusement impossible, les instituteurs bavarois demandaient : 1° introduction d'une sixième année d'études ; 2° adjonction au programme d'une langue étrangère obligatoire ; 3° enseignement complet de la pédagogie théorique et pratique.

En Saxe on préconise l'extension de la durée de la formation à sept années. Comme conclusions aux discussions de la « Société des amis de la pédagogie herbartienne en Thuringe » sur cette question, le président, prof. Dr Rein à Iéna, fit les déclarations suivantes, soumises à tous les gouvernements thuringiens :

1° Pour satisfaire aux exigences d'une formation générale plus étendue, la durée des études (actuellement de 6 ans) pourrait être prolongée d'une année.

2° Le développement général et la formation didactique doivent être, dans leur propre intérêt, nettement séparés.

3° Les cinq premières années devraient être consacrées à l'acquisition du savoir, les deux dernières à la formation professionnelle.

4° A la fin de la première période, on instituerait un diplôme dont l'obtention donnerait droit à l'entrée à l'école normale supérieure.

5° L'étude d'une langue étrangère au séminaire ne va pas à l'encontre du développement de la culture et de l'esprit national. L'anglais pourrait être introduit : *a*) à cause de la parenté des deux langues ; *b*) à cause de la richesse de la littérature anglaise et de celle des Etats-Unis dans le domaine de l'éthique, de la psychologie et de la pédagogie ; *c*) à cause de la grande diffusion de cette langue comme langue universelle.

En France aussi, cette question de la formation du personnel enseignant n'arrive pas à rallier toutes les opinions.

En Suisse, en 1908, nombreux ont été les cours de perfectionnement dans lesquels le corps enseignant a cherché à poursuivre sa préparation dans le dessin, l'écriture, le chant, la gymnastique, l'usage des langues étrangères et le travail manuel. Plusieurs de ces cours ont été subventionnés par les autorités fédérales et cantonales ; dans d'autres cas, les participants ont dû couvrir eux-mêmes les frais tout en sacrifiant à leur perfectionnement leurs forces et leurs vacances. Tant de zèle professionnel, tant d'abnégation méritent la plus haute considération, mais ne peuvent pourtant réduire à néant les remarques du *Journal scolaire badois*, lorsqu'il écrit :

« Depuis l'époque où l'on a commencé à accorder une certaine attention à l'importance de l'école dans la vie sociale, où, en même temps on a parlé avec tant d'exagération du régent prussien comme vainqueur de Königgrätz, on regarde vers l'école et on lui donne comme tâche à accomplir (si des symptômes suspects se manifestent dans le corps social) de lutter contre ces signes menaçants. Et pour rendre les maîtres capables de réaliser ces nouveaux buts, on fait faire dans les conférences officielles des rapports *profondément pensés*, dont le sujet commence régulièrement par ce cliché : « Que pourrait faire l'école pour... » La valeur de semblables dissertations paraît, il est vrai, n'être plus autant vantée dans les milieux compétents ; par contre on a gardé une certaine prédilection pour les buts accessoires de l'école et pour cela on invente, pour les maîtres, chaque année, de nouveaux cours. C'est une espèce de presse mécanique en état de former, dans un temps incroyablement court, des spécialistes qualifiés dans les différents domaines. Et voilà comment on a organisé des cours de gymnastique, de cuisine, de jeux, de natation, de travaux manuels, de dessin, de comptabilité, d'arboriculture et autres. Naturellement, nous ne voulons pas déprécier ces différentes branches, nous désirons seulement mettre en garde contre une exagération de leur valeur. Le but de l'éducation, qui est de former des personnalités ayant du caractère, doit être atteint en premier lieu par l'enseignement de la langue et de la religion, de l'histoire et des leçons de choses. Il faut avant tout aux maîtres une connaissance plus approfondie de l'âme

enfantine et une compréhension plus étendue des bases de l'éducation : voilà les fondements sur lesquels on doit édifier la préparation des instituteurs.

On devrait se dire que, si le maître est suffisamment préparé à l'école normale pour l'enseignement des disciplines les plus importantes, il devrait l'être aussi pour celui des branches dont nous avons parlé plus haut. Si ce n'est pas le cas, c'est que justement la préparation des maîtres doit être autre et meilleure.

Veut-on que les cours institués à l'avenir servent véritablement au perfectionnement, leurs participants devront travailler seuls ou par groupes à la solution de problèmes bien déterminés. Même celui qui possède la philosophie et connaît à fond la littérature pédagogique peut ne pas donner à l'instituteur ce dont il a besoin. La pédagogie doit être placée sur le terrain des faits ; elle doit s'appuyer sur les expériences de la vie pratique et dont on peut donner les démonstrations. Sans la collaboration du personnel enseignant cela est impossible.

V. **Didactique spéciale.**

Jamais, sans doute, autant que dans ces dernières annnées, on n'a travaillé si ardemment au développement de nos institutions scolaires. Partout on cherche sincèrement à améliorer les méthodes d'enseignement, de façon à obtenir le maximum possible de résultats sans surmener ni l'esprit, ni le corps. Si le succès n'a pas toujours répondu à l'effort, il faut en rendre responsables moins les maîtres que les conditions défavorables dans lesquelles ils travaillent quelquefois : beaucoup de classes sont encore surchargées et comprennent des élèves de tous les âges, qu'il faut cependant instruire simultanément.

Il ne manque d'ailleurs pas de gens qui déclarent à peu près inutile le savoir que l'école communique à ses élèves. Il est de bon ton dans certains milieux de médire de l'instruction scolaire. On en parle comme d'un bagage encombrant dont il faut se hâter de décharger l'école, afin de lui laisser le

temps et le loisir de cultiver, non la mémoire mécanique, mais la volonté, le raisonnement et l'imagination. On paraît oublier qu'elle se doit pourtant de donner à la jeunesse les connaissances élémentaires indispensables qu'exigent la vie pratique et l'activité professionnelle. Qu'on se rappelle cette parole de Gœthe : « Il n'y a rien de si détestable qu'un ignorant qui veut agir ! »

Il est inutile de s'étendre ici sur ce qui concerne l'enseignement de toutes les disciplines scolaires ; les journaux pédagogiques donnent à cet égard tous les renseignements désirables. Nous nous bornerons à parler dans ce chapitre du *dessin* et des *travaux manuels*.

Dans l'enseignement du dessin, la nécessité de mettre l'enfant en présence des objets eux-mêmes qu'il doit dessiner est généralement reconnue. Ce procédé offre l'avantage de permettre l'étude plus approfondie de la nature. Toutefois, il n'est pas certain qu'il conduise tous les élèves à une culture esthétique suffisante ; aussi est-il bon de tenir compte des opinions qui sont émises ici et là à ce sujet.

M. le professeur Kuhlmann, à Altona, voudrait faire observer et dessiner des animaux *vivants ;* il pense ainsi amener l'élève à mieux comprendre et à mieux rendre les mouvements et les formes. — D'autres (Bürckner et Fortwängler) appliqueraient volontiers aussi ce procédé à l'étude de l'homme. Quoi qu'il en soit, on ne saurait se dispenser à l'école d'une étude progressive, si l'on ne veut pas s'exposer à compromettre les résultats. Il ne faut pas oublier non plus que chaque maître n'est pas apte à donner un enseignement aussi compliqué que ne l'est l'étude directe d'après nature. — Sur ce même sujet, le prof. Schoch, à Bâle, a présenté un rapport dont les conclusions mettent surtout en lumière l'importance d'une bonne observation préalable, ainsi que la valeur du dessin envisagé comme branche d'application des autres enseignements.

Un autre rapport (de M. Elsner) sur l'Exposition du dessin à Londres (1908), renferme la remarque intéressante que, les promoteurs d'une réforme de cet enseignement ayant renoncé à certaines exagérations, l'entente est devenue plus facile entre eux et les partisans des anciennes méthodes ; aussi

les progrès désirés sont-ils un peu partout en voie de réalisation. Remarquons en passant que, au témoignage de l'inspecteur H. Scherer, l'auteur du « *Pädagogischer Jahresbericht* » allemand, la division suisse de cette exposition a recueilli les suffrages élogieux de beaucoup de visiteurs.

Quant à l'enseignement des travaux manuels, ses promoteurs l'ont rattaché tantôt à l'étude de la géométrie, tantôt à celle de la physique ou du dessin. Il semble que cet enseignement subisse un peu partout une sorte de crise qui en retarde le développement. On exige bien que l'école mette le savoir en action, et cependant le nombre des classes n'augmente guère dans lesquelles on donne un enseignement des travaux manuels. En ce qui concerne la Prusse, par exemple, la statistique démontre que, dès 1901, ce nombre est descendu de 514 à 499. Il en est de même de l'enseignement ménager pour jeunes filles, qui n'existe que dans 543 écoles urbaines et 114 communes rurales de ce grand pays. La situation faite à ces enseignements est sans doute meilleure en Suisse et dans l'Allemagne du Sud; et pourtant là encore ils ne sont guère en faveur, surtout à la campagne, bien que leur valeur pratique et éducative ne soit guère contestée. On recule devant les frais d'organisation et de mise en œuvre, on craint que le temps et les matériaux ne soient dépensés en pure perte. Beaucoup de parents sont en outre persuadés que les forces de leurs enfants trouvent leur meilleur emploi dans le travail rémunérateur des champs ou de l'atelier ; c'est là, pensent-ils, que les aptitudes enfantines se révéleront le mieux, leur permettant ainsi de choisir pour leurs enfants la carrière la mieux appropriée à leur goût et à leurs capacités. Ils prétendent que la famille et l'apprentissage sauront bien pourvoir à l'éducation manuelle, que l'école se doit avant tout à la tâche qui lui est dévolue: l'éducation morale et la communication du savoir élémentaire.

Voilà de sérieuses objections. Les partisans des travaux manuels à l'école feront bien d'en tenir compte, et de ne pas attendre de cet enseignement plus qu'il ne peut donner. Notre peuple est avant tout pratique ; il veut bien lui attribuer quelque valeur comme contribution aux leçons de choses et de mathématiques élémentaires, mais à celles-là seulement. Il

craint que l'introduction de cet enseignement à l'école ne nuise à l'étude, plus nécessaire encore, de la langue maternelle : « Quand chacun fait son métier, les vaches sont bien gardées. »

VI. Associations d'instituteurs.

Ces nombreuses associations, qu'elles s'organisent librement ou qu'elles soient officiellement instituées, font certainement preuve d'une bienfaisante activité, même lorsque celle-ci ne s'étend pas au delà des frontières d'un canton. Toutefois, comme les idées importantes qui ont mûri au sein des sociétés cantonales ont été reprises ensuite par des sociétés suisses, nous nous bornerons à mentionner les buts pédagogiques poursuivis par ces dernières.

La *Société évangélique suisse d'éducation* (1200 membres), réunie le 17 octobre, à Brougg, y a entendu un rapport de M. le Dr Fœrster sur ce sujet : « Insuffisance d'une morale sans religion ». Rappelons à cet égard que, d'après le rapport de 1907-1908, cette société a pour but : le développement de l'éducation populaire sur la base de l'Evangile, le groupement et l'encouragement mutuel des partisans d'une semblable éducation, le subventionnement des écoles normales évangéliques d'instituteurs, la publication de l'*Evangelisches Schulblatt* comme organe de l'association.

La *Société catholique suisse d'éducation* (17 382 membres) a tenu sa réunion annuelle le même jour que l'*Association des maîtres catholiques suisses*, soit le 27 avril, à Zoug. Ses membres y ont entendu un rapport de Jos. Müller, instituteur à Gossau, sur « Les lectures de nos jeunes gens ».

La *Société suisse pour l'éducation des enfants abandonnés et retardés* s'est réunie les 7 et 8 juillet à Ins. Elle comprend les directeurs et les maîtres d'établissements spéciaux pour enfants orphelins, abandonnés, aveugles, sourds-muets, épileptiques ou simplement retardés. (Ces établissements sont, en Suisse, au nombre de 194.) Cette assemblée a pris connaissance d'un rapport très intéressant présenté par le prof. Hilty, à Berne, sur ce sujet : « Contre l'ennui. »

La *Société suisse des maîtres de chant et de musique*, réunie à Zurich le 12 octobre, a discuté un rapport de M. Louis Zehntner, à Bâle, sur la méthode de Henri Grieder (caractéristique des intervalles) comme base de l'enseignement du chant dans les écoles primaires.

La réunion annuelle de la *Société suisse d'enseignement commercial* a eu lieu à Berne le 4 octobre. M. le prof. Bachmann de Zurich y a parlé des nouvelles méthodes de l'enseigeement commercial. Comme rapporteur, il propose que les hautes études commerciales soient introduites dans nos universités au même titre que le droit et l'économie politique.

La *Société suisse d'hygiène scolaire* a tenu son assemblée annuelle les 16 et 17 mai, à Baden. La première séance a été consacrée à l'*école de la forêt* et aux *colonies de vacances*. On s'y est occupé de la question au point de vue médical, pédagogique et pratique. Sur ce dernier point, M. le syndic Schnetzler de Lausanne a montré, par ce qui se fait dans cette ville, comment la question peut être résolue sans trop de difficultés. — Dans sa deuxième séance, la société a décidé une enquête sur la situation des maîtres primaires et secondaires en Suisse, au point de vue hygiénique et économique. M. le Dr Guillaume a présenté un rapport sur la participation de la femme aux œuvres d'hygiène scolaire, et M. le Dr Steiger, de Lucerne, a parlé de l'hygiène dentaire à l'école.

C'est à Baden également, les 3, 4 et 5 octobre, que s'est réunie la *Société suisse des professeurs de gymnases*. On y a entendu des rapports sur les questions suivantes: 1° Efficacité du règlement fédéral de maturité. 2° Organisation des écoles réales. 3° Des divergences d'opinions sur l'essence de la matière. 4° De l'étude du grec moderne. 5° Des fouilles de Vindonissa. 6° De l'atlas géographique suisse.

La *Société suisse des maîtres des écoles de commerce* s'est réunie les 7 et 8 juin à Bellinzone. Elle a décidé l'organisation d'un cours de perfectionnement à Neuchâtel (fin août et première moitié de septembre 1909). Le Dr Natoli de Bellinzone y a parlé de l'état actuel de l'industrie du tabac au Tessin, et le professeur Bachmann de Zurich de la création d'archives de l'enseignement commercial: prospectus, correspondance, rapports, etc., de sociétés de commerce, de banque, d'assurances, etc.

L'assemblée des délégués du *Schweizerischer Lehrerverein* a eu lieu à Langenthal les 10 et 11 octobre. Cette puissante société compte actuellement 7042 membres; le président central en est M. le conseiller national Fritschi à Zurich. — A cette occasion, la *Commission pour le choix des lectures destinées à la jeunesse* a célébré le cinquantenaire de sa fondation. — La *Société pédagogique de la Suisse romande* possède aussi une semblable commission; elle est composée de MM. F. Guex, président; L. Latour, inspecteur; Ch. Perret, instituteur; W. Rosier, conseiller d'Etat, et A. Gylam, inspecteur. Son *Bulletin bibliographique* (8me fascicule en 1909) rend de précieux services aux familles, au personnel enseignant et aux comités des bibliothèques populaires.

On a également parlé à Langenthal du fameux article 15 de la loi sur la nouvelle organisation militaire. M. le conseiller national Fritschi s'est exprimé sur ce sujet comme suit: «La Confédération alloue aux cantons les 3/4 des frais de remplacement d'instituteurs appelés à un service d'instruction comme sous-officiers. Lors des délibérations aux Chambres fédérales, chacun était d'avis que le quatrième quart était à la charge des cantons et non à celle des maîtres. Le gouvernement du canton de Berne trouve néanmoins plus profitable et plus commode de faire supporter ces frais par le personnel enseignant. La *Société pédagogique bernoise* recourra immédiatement auprès du gouvernement contre cette décision, et le comité central du *Schweizerischer Lehrerverein* en nantira le Conseil fédéral, éventuellement l'Assemblée fédérale. De plus, on insistera sur le fait que les remplacements prévus à l'article 15 concernent également les instituteurs appelés à une école de sous-officiers.»

L'*Association philologique suisse* s'est réunie à Baden le 3 octobre. On y a entendu une conférence du Dr Tappolet, à Bâle, sur la «Valeur éducative de la grammaire française», et une deuxième de M. le prof. Bouvier sur «Un voyage de Rousseau autour du lac de Genève, d'après des documents inédits». — A l'occasion d'un voyage qu'il fit avec Thérèse Levasseur et quelques amis genevois, Rousseau écrivit une sorte de journal dans lequel le conférencier croit avoir trouvé l'origine des idées que le célèbre écrivain émit plus tard dans l'*Emile*, le *Contrat social* et la *Nouvelle-Héloïse*.

Le même jour (4 octobre) s'est réunie également à Baden la *Schweizerische schulgeschichtliche Vereinigung*. Le professeur Haag, à Berne, y a fait, d'après des documents en partie inédits, l'historique de la réforme scolaire zurichoise de 1716.

La *Société suisse des professeurs d'écoles normales*, réunie à Lucerne les 18 et 19 octobre, a surtout discuté de sa fusion avec la *Société suisse des professeurs de gymnases*.

La *Société suisse des maîtres de gymnastique*, réunie à St-Gall, y a discuté un rapport présenté par J. Spühler, à Zurich, sur la «création d'un établissement suisse destiné à former les maîtres de gymnastique».

La *Société suisse pour l'enseignement des travaux manuels aux garçons* à organisé à Sion, du 13 juillet au 8 août, à l'usage des maîtres, un cours dont la réussite a été complète.

L'*Association des maîtres de dessin et d'écoles professionnelles* a tenu sa réunion annuelle à Stans, les 19 et 20 juillet. On y a discuté un rapport présenté par MM. Gutersohn, Hoffmann et Payer sur la « Correction dans l'enseignement du dessin ».

L'assemblée des délégués de la *Société des instituteurs catholiques suisses* a eu lieu le 27 avril, à Zoug. Après avoir liquidé différentes questions intéressant son ménage intérieur, elle a pris connaissance d'un rapport de M. J. Müller sur «les lectures de notre jeunesse ».

Enfin la *Société des institutrices catholiques suisses*, forte actuellement de 300 membres, a tenu son assemblée générale à Zoug, le 5 octobre. Mlle Kissling y a présenté un rapport sur le congrès des institutrices catholiques allemandes qui eut lieu à Munich, et auquel elle avait pris part en qualité de déléguée.

VII. **A propos de pédagogie sociale.**

Les enfants sont l'avenir d'une nation, ce qu'elle a de plus précieux. Plus la jeunesse sera saine et forte, mieux elle sera préparée à sa conservation et à son perfectionnement. Rendre l'enfant capable de voler de ses propres ailes, c'est, en quelque sorte, travailler à rendre inutiles les hôpitaux et les asi-

les. Voilà pourquoi on s'efforce, en Suisse, dans tous les milieux, officiels ou privés, de prévenir par tous les moyens les maladies et les accidents, la misère et l'ignorance; voilà pourquoi aussi on lutte contre la littérature immorale, qui fausse l'imagination enfantine.

Cependant, à l'heure actuelle, des voix de plus en plus nombreuses nous mettent en garde contre le danger qu'on ferait courir à la jeunesse, en accordant une sollicitude exagérée aux œuvres scolaires qui n'ont pas directement trait au travail de l'école. Qu'on lise à cet égard les réflexions d'un vieux maître genevois dans l'*Educateur* (année 1908, nº 19):

« Le Congrès de Genève a adopté à une énorme majorité le principe de la mutualité scolaire. Cette décision est de nature à remplir d'une joie idéalement pure le cœur de tous ceux dont l'âme palpite à la nomenclature des nombreuses œuvres que la « pédophilie » a inaugurées chez nous, et parmi lesquelles la mutualité scolaire brillera d'un éclat tout particulièrement pharamineux.

Je laisserai à d'autres plus compétents que moi le soin d'examiner les conséquences du vote émis à Genève. Je me demande seulement si l'on ne pourrait pas ouvrir plus largement la porte de l'Ecole, s'il n'y aurait pas plus et mieux à faire encore..... Auparavant, qu'il me soit permis de jeter un coup d'œil sur ce qui a déjà été réalisé, à Genève, dans le sens de l'amélioration des conditions matérielles — et morales par conséquent — qui concourent au développement de l'enfant.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la gratuité absolue des fournitures, qui met tous les élèves sur le même pied et leur donne la possibilité d'accomplir — quand ils y sont disposés — leurs devoirs scolaires avec tout le soin et toute la perfection exigible...

A chaque renouvellement de l'horaire, l'école reçoit la visite du docteur officiel qui vient s'enquérir de la santé de nos petits élèves. S'il découvre des myopes ou des presbytes, il les invite à passer chez lui et leur remet un bon pour des lunettes... gratuites, bien entendu. Nous n'avons pas connaissance que les parents aient fait jusqu'ici opposition à cette généreuse intervention. Le même docteur examine attentivement la mâchoire de chacun, et si la carie est constatée, l'en-

fant est engagé à se rendre immédiatement à l'Ecole dentaire où un pansement et un mastic — gratuits naturellement — seront appliqués à l'organe malade ; les parents ont bien voulu se montrer d'accord.

L'édilité fait distribuer régulièrement du savon et des linges pour les petites ablutions quotidiennes. Voilà un progrès évident, car, de cette façon, les enfants, sachant qu'ils peuvent se débarbouiller à l'école, n'ont plus besoin d'y songer à la maison, les mamans non plus, et c'est un grand souci de moins pour elles; aussi ne les avons-nous jamais entendues protester. Les maîtres constatent bien certains déficits le lundi matin; mais, grâce au savon municipal, les traces dominicales disparaissent bien vite des mains, du cou et des oreilles.

Cependant cette mesure sanitaire ne pouvant atteindre que les parties visibles du corps, on a dû songer..... aux autres: de là l'institution des douches scolaires..... Ce service n'a donné lieu à aucune protestation paternelle ou maternelle. Je dois ajouter que le douchage commence en automne et se termine au printemps, au moment où l'on ouvre l'établissement de bains gratuits, avec leçons de natation, gratuites également.

Les classes gardiennes, elles aussi, remplissent une tâche importante dans nos œuvres « pédophiles ». Ceux de nos élèves qui seraient seuls à la maison, ceux que le retour au domicile familial ennuie quelque peu, ceux qui sont bruyants et dont les parents sont heureux d'être débarrassés le plus longtemps possible, ceux enfin qui détestent faire des « commissions », tous ces enfants-là trouvent asile dans les salles d'études. Ils peuvent y faire leurs devoirs, apprendre — quelquefois ! — leurs leçons, jouer, chanter, etc. Ceux qui restent jusqu'à 8 heures reçoivent un petit goûter (pain et chocolat) — à 6 heures, au moment où les autres rentrent chez eux ; on m'assure — et je n'en doute nullement — que c'est la perspective du chocolat qui en retient le plus grand nombre. On n'a pas encore trouvé le moyen de leur offrir du thé avec crème, mais..... la question est posée.

Par contre, à midi, la cuisine scolaire fonctionne admirablement..... Après le dîner, promenade hygiénique ou jeux dans le préau : rien ne favorise mieux une heureuse digestion.

Mais, hélas ! les cuisines cessent aussi vers la fin du printemps et pendant deux mois environ, ces pauvres petits sont frustrés du repas officiel : ils devront dîner chez eux! Ne serait-il pas temps de combler ce déficit? Qu'en pensent les parents, surtout ceux qui ont des pensionnaires et ne tiennent pas à être dérangés ?

Hourrah ! voici les vacances ! C'est l'époque du repos après le surmenage, des cures d'air, des séjours oxygénés près des sapins ! Attention, les petiots ; qui veut en profiter?..... De tous côtés s'organisent des caravanes; les inscriptions affluent de partout, car il n'y a rien à payer. En route pour les forêts, la verte campagne, la haute montagne !..... Heureux enfants ! heureux parents !

Enfin la mutualité scolaire, avec ses subventions particurières, communales, cantonales, peut-être fédérales et internationales, va s'instaurer un peu partout dans notre bon pays romand.

Eh ! bien, je le répète, on n'est pas allé assez loin.

. . . . . .

Beaucoup d'enfants sont mal couchés; il y en a un grand nombre qui passent la nuit dans de déplorables conditions et dans des voisinages anti-hygiéniques. Quelques-uns sentent l'écurie; d'autres répandent des relents de vieille graisse..... Souvent, l'été, ils sont dévorés de punaises dont ils apportent quelques échantillons à l'usage des maîtres..... Eh bien! tous ces dangers seraient supprimés si..... on logeait les élèves à l'école. Voilà le grand mot lâché et je ne le retire point.....

Après le souper, vers neuf ou dix heures, suivant la saison, le concierge tire la cloche. A ce signal, les enfants accourent dans les combles du bâtiment, transformés en dortoirs ; l'air est plus pur dans les hauteurs. Les maîtres ou maîtresses les accueillent avec un amical sourire, les aident à se déshabiller, dénouent les cordons des souliers, etc. Quand toute la marmaille est au lit, comme il faut lui procurer un sommeil paisible et commencé sous une bonne impression, les surveillants chanteront une chanson douce, différente naturellement pour chacun des jours de la semaine, afin d'éviter la monotonie qui engendre l'ennui.

Mais, me direz-vous, dans toute cette organisation, que reste-t-il à faire aux parents? Eh ! bien, n'ont-ils pas le rôle

essentiel, primordial, puisque ce sont eux qui mettent les enfants au monde; on ne peut pourtant pas..... Et puis, quand ils le désireront, ils pourront venir à l'école s'enquérir auprès des enfants de la façon dont les surveillants accomplissent leur mandat; l'école, du reste, leur cédera leur progéniture le dimanche, quand ils en feront la demande.

Encore un mot pour terminer. Je crois qu'on devrait examiner aussi l'idée de la mutualité contre la fatigue. Les progrès de la psychologie de l'enfance permettent d'affirmer avec une quasi-certitude qu'il n'existe pas de paresseux; il y a seulement des enfants qui naissent fatigués. »

Qu'en serait-il si l'auteur des lignes satiriques qu'on vient de lire, avait, malgré lui, exprimé une vérité? — Il serait bien temps, pour la génération qui aujourd'hui travaille et « jouit », de créer des conditions de vie meilleures. Avant tout, elles devraient se taire les voix alarmantes du genre de celle qui pousse ce cri d'alarme dans l'*Educateur* (année 1908, page 574): « Ils (nos enfants) sont surmenés. Dans nos campagnes vaudoises, la main d'œuvre est devenue si chère que les enfants doivent remplacer les ouvriers introuvables. Presque tous, filles et garçons, levés dès les cinq heures du matin, si ce n'est avant, doivent vaquer aux travaux du ménage ou de l'écurie. Ils n'ont que juste le temps de déjeuner à la hâte pour courir à l'école où ils arrivent l'heure frappant, mal lavés, mal peignés et sans avoir préparé la petite tâche donnée. Les deux heures passées en classe sont un repos du corps, mais une torture pour l'esprit. Ces enfants, à demi fourbus, déprimés, indifférents à tout, ne se soucient guère des hauts faits de Guillaume Tell, de l'accord des participes ou de la preuve par neuf. Pour ces pauvres diables, une petite sieste ferait bien mieux leur affaire. Dans les fabriques, les enfants sont protégés par les lois. Chez nos paysans, on en voit qui, pendant la fenaison ou lors des effeuilles, sont debout de cinq heures du matin à neuf heures du soir. Et que dire de certains pensionnaires pris par pitié dans d'honorables familles où ils sont honteusement exploités? Pauvres civilisés, vous n'avez pas le loisir d'être enfants. Les négrillons, qui musent et rient à journées faites, doivent vous faire envie. »

Un tel état de choses (qui existe d'ailleurs autre part que chez nous) serait certainement très alarmant s'il n'y avait,

pour nous rassurer, des œuvres préservatrices dont on ne saurait assez louer la patriotique et philanthropique activité. Elles s'intéressent au jeune homme surtout à l'âge où l'éveil des passions fait de lui la proie facile de toutes les tentations. Nous pouvons citer, dans cet ordre d'idées, les « sociétés de jeunes gens » qui cherchent à donner à leurs membres une culture politique et sociale; les « *Amis du jeune homme* » qui procurent à des jeunes gens des places convenant à leurs aptitudes, qui les soutiennent et les conseillent, cas échéant; les « Unions chrétiennes » protestantes et les « Associations ouvrières catholiques », qui sont, les unes et les autres, édifiées sur le terrain confessionnel. Que celui qui veut se mettre au courant de la remarquable organisation des Associations ouvrières catholiques, par exemple, lise, dans les « *Pädagogische Blätter* », l'article de Cl. Frei : « Auch ein erzieherischer Verein..... » (année 1908, page 697).